

lorsque tout à coup les dragons et hussards s'écriant tous : Tue, tue ! les chargent, les assassinent. J'entends des cris affreux, j'entends le cliquetis déchirant des armes de quelques-uns qui se défendaient encore. J'entends une voix appeler : Capitaine Antoine !

Un mouvement irrésistible me fait lever. Je cours à mes malheureux amis, lorsqu'un paysan tombe sur moi, m'ap-
puie son fusil sur ma poitrine. J'écarte rapidement son arme, je lui présente un pistolet, je le menace s'il appelle, s'il crie, s'il ne me quitte pas ; il hésite. Je fais le mouvement de tirer ; il se sauve.

Mais déjà c'en était fait des malheureux Lyonnais ! Ils avaient succombé ; je ne pouvais plus les secourir.

Je m'enfonce aussitôt dans le bois, laissant mon manteau, mon épée, tout ce que m'avait laissé M. Scmith. J'arrive dans un fonds ; je marche sur mes mains pour le passer. Deux hommes me voient : Général, on vous voit. Je leur fait signe de ne pas crier. Je gravis la hauteur, marchant toujours sur les mains, et je me trouve dans un jeune taillis très-épais.

J'avais vu le bois entouré, je craignais de tomber dans quelques pelotons de paysans, ou d'être aperçu en continuant à marcher, je me décidai à rester dans le taillis. Il était à trois cents pas du lieu du dernier combat. Je n'entendais plus que ces cris : Rendez-vous, Lyonnais ; rendez-vous, Muscadins ! quelques coups de fusil, et les plaintes déchirantes des malheureux qui étaient dépouillés, mutilés.

Il était cinq heures et demie. Les paysans se répandirent dans le bois. Il en passa deux à côté de moi, ils ne m'aperçurent pas. La nuit vint et me fit espérer que, contents d'avoir pillé, d'emmener leurs victimes, ils se retireraient enfin. Je résolus de passer la nuit dans le taillis et de n'en sortir qu'à la pointe du jour, pour reconnaître le pays et sortir du bois.